

Le chano Furlan

L'artiste romand secoue le Festival d'Avignon avec une performance confondante. Gros plan sur un passionné du brouillage de pistes et de la mémoire collective

Vrai faussaire

Marie-Pierre Genecand, Avignon

La scène est surréaliste. Dans le jardin de la Vierge, à Avignon, cinq personnes discutent très sérieusement de filiation. Le philosophe Bernard Stiegler observe que, dans la tradition chrétienne, tout père est un père adoptif puisque Joseph, modèle fondateur, a dû accepter Jésus déjà conçu. Jusque-là, rien à signaler: le Festival d'Avignon est coutumier des réflexions pointues. Sauf que tout est faux ou presque dans cette discussion.

Autour de la journaliste Karelle Mémène, les Suisses Massimo Furlan et Marielle Pinsard tiennent les rôles de Romeo Castellucci et Valérie Dreville, artistes associés du Festival d'Avignon. Chaque intervention des comédiens helvétiques «à la manière de» provoque l'hilarité. Quant à Hervé Vilard, le vrai, le chanteur en chair et en os, il doit composer avec cette drôle de paternité que Furlan lui a inventée en faisant de lui le fils de Jean Vilar, célèbre fondateur du Festival. «Comme j'étais orphelin, témoigne le chanteur, lorsque j'ai entendu pour la première fois la voix de Jean Vilar à la radio, j'ai immédiatement su que c'était mon père.» Loin de rejeter l'idée, Hervé Vilard flirte donc avec elle. Il la caresse même et renvoie le public à ses émotions. Vincent Haudrillier, directeur du Festival, est subjugué.

Elle est là la maestria de Massimo Furlan. Oser des paris impossibles et tirer, de l'artifice, des mo-

ments tordants de rire ou bouleversants de vérité. Comme ce soir de décembre 2002, au stade de la Pontaise, à Lausanne. L'artiste y rejoue en solitaire la finale Italie-Allemagne de la Coupe du Monde de 1982. 90 minutes à fouler le gazon de large en long, sans ballon, mais avec les commentaires en direct de Jean-Jacques Tillmann. Dans le public, on ne tremble pas que de froid. Le fou de foot reconduira cet exercice à Milan et à Varsovie, ou encore au Parc des Princes, à Paris. «Là, sous le regard de Michel Hidalgo et de 2500 spectateurs, j'ai ressuscité la demi-finale France-Allemagne de 1982. Le plus beau, mais aussi le plus flippant de mes souvenirs.» Être une fois, une fois seulement, Michel Platini et son toucher de balle à plusieurs millions de francs...

Mais, avant les stars, c'est la mémoire intime, personnelle que traque ce plasticien né à Lausanne en 1965, devenu scénographe en 1987 pour le Théâtre en flammes de Denis Maillefer, puis performer, il y a huit ans. Avec comme QG, l'Arsenic, scène contemporaine vaudoise prête à tous les décollages.

Dans ses spectacles qui procèdent par suite d'images arrêtées s'affichent des sirènes alanguies, des supermans en plein vol, ou le couple parental souvent fragilisé. Une manière d'interroger le père, émigré italien, passionné de foot lui aussi, et qu'on imagine, forcément de souche populaire. «C'est faux! Le chemin de la terre aux



Massimo Furlan. Il tire, de l'artifice, des moments tordants de rire ou bouleversants de vérité. AVIGNON, 23 JUILLET 2008

lettres, c'est lui, mon père, qui l'a parcouru et pas moi. Il est né dans une famille paysanne de Vénétie et, à 20 ans, il avait le choix entre footballeur professionnel à Vincenzo ou sa thèse sur les matériaux pierreux à l'EPFL de Lausanne. Il a choisi l'Uni et ma mère l'a suivi. Elle était mathématicienne à Trieste, elle rêvait de Milan, elle s'est retrouvée à Ecublens.» La famille mène une vie bicolore. «Plutôt grise ici, le long de l'année, très lumineuse durant les vacances en Italie.» Du coup, entre deux esca-

Phrase clé

«L'important, c'est d'être honnête»

pades, le petit Massimo se réfugie dans les livres. «Je devrais les bouquins d'art de mon père et la revue *Epoca* qui m'a tout montré du Vietnam et des Brigades rouges.» Elève rebelle, contrairement à sa sœur aînée première de classe, le «presque punk» entre à l'École des beaux-arts. Il a 20 ans et ne sait «que dessiner». Une rencontre déterminante avec Jean Otth, enseignant et pionnier de l'art vidéo, lui ouvre les voies de la création. Mais c'est avec Claire, sa compagne, qu'il va vraiment les fouler. Doc-

Repères

1965. Naît à Lausanne. De parents italiens, scientifiques
1984. Entre à l'École cantonale des Beaux-Arts
1987. Conçoit le décor de «Full for love», premier spectacle avec Denis Maillefer et le Théâtre en Flammes
1989. Rencontre Claire de Ribaut-pierre, sa femme, sa muse
2001. Crée «Je rêve, je tombe», première performance en solitaire à l'Arsenic
2006. Joue «Numéro 10», au Stade des Princes, à Paris
2006. Assiste à la naissance de son fils Romeo, après ses filles Lena (2000) et Lisa (2002). MPG

teur en littérature française spécialisée dans la question des archives photographiques, la jeune femme amène une profondeur intellectuelle à la quête plus instinctive de Massimo. Voilée de bleu, vêtue de rouge, Claire fait aussi une très belle Vierge Marie dans leurs perfs décalées. Pareil pour leurs trois enfants, deux fillettes et un garçon d'un an. Plantés en scène face au public, au milieu parfois de monstres rampants, ils témoignent de la mystérieuse condition d'enfant. «Toujours en lien avec mon enfance conflictuelle, en colère. Je n'ai aucune nostalgie pour ce moment de ma vie. D'ailleurs, j'étais tellement solitaire que je faisais du ping-pong. Pas facile pour draguer les filles...»

Aujourd'hui qu'il cartonne en artiste étonnant, à Avignon après Porto et avant le Theater Spektakel de Zurich en août, Massimo Furlan veut profiter à fond du présent. «J'ai perdu ma sœur et une très proche amie, de cancer. A travers ces disparitions, j'ai appris à arrêter de râler pour des brouilleries.»

Il a prénommé son fils Romeo. En hommage au metteur en scène Romeo Castellucci, puissant demi-murge? «Pour ma femme, oui. Pour moi, c'est en hommage à l'Alfa Romeo.» L'Italie, bien sûr. Où il retournera? «A Trieste, oui. Pour y mourir.»

Sono qui per l'amore, Theaterspektakel Zürcher, à Zurich, les 22 et 23 août, www.theaterspektakel.ch